

Moi qui ai servi le roi d'Angleterre de Jin Menzel

André Roy

Number 140, December 2008, January 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2008). Review of [*Moi qui ai servi le roi d'Angleterre* de Jin Menzel]. *24 images*, (140), 62–62.



Ce nouveau film d'un des grands réalisateurs tchèques nés dans la foulée du Printemps de Prague, Jiri Menzel (*Trains étroitement surveillés* était un chef-d'œuvre de drôlerie fine et de raillerie légère), déçoit grandement. Adapté d'un texte de Bohumil Hrabal (c'est la septième fois que

Menzel adapte cet auteur au cinéma), le film montre l'ascension et la chute d'un serveur de restaurant, Jan Díte, attiré par l'argent comme les fourmis par le miel. Il est prêt à tous les crocs-en-jambe et à toutes les compromissions (même avec les nazis) pour devenir majordome et surtout riche. Sous la truculence des personnages, les gri-

maces du serveur et les échappées oniriques pour montrer ses envies d'argent et de femmes, le récit s'embourbe en ne tenant pas la bonne distance – surtout vis-à-vis de l'occupation allemande, ses arrestations d'opposants et de Juifs, ses *lebensborn*, etc. Trois ans après la guerre et le socialisme s'imposant, Jan

Díte verra son hôtel exproprié, son compte en banque vidé et lui jeté en prison. Cela crée un malaise plus que certain: le protagoniste n'aura aucun remords après la guerre, profitant même de la vente de timbres rares volés aux Juifs pour devenir millionnaire. Et ce n'est pas pour sa collaboration qu'il est emprisonné! C'est troublant, probablement à cause de la facture du film qui scotomise automatiquement tout ce qui pouvait déboucher sur une réaction morale, préférant l'adhésion pleine du spectateur par des gags chaplinesques et des situations burlesques. Le résultat apparaît encore plus désuet, compassé dans la plaisanterie volontaire, sans vigueur dans le regard critique que requiert, pourtant, tout cinéma comique. – **André Roy**

République tchèque, 2007. Ré. et scé.: Jiri Menzel. Int.: Ivan Barnev, Oldrich Kaiser, Julie Jentsch, Martin Huba, Jiri Lábus. 120 min. Dist.: Métropole.

Babine de Luc Picard

Il était une fois dans le joli village de Saint-Élie-de-Caxton un jeune conteur nommé Fred Pellerin. Avec des millions d'idées dans la tête, Pellerin rêvait de donner corps à un imaginaire du terroir. Comment? Par des spectacles de contes, rapidement devenus des livres. Comme dans toute bonne histoire, un de ceux-ci, *Il faut prendre le bateau par les contes*, vient de connaître son *happy end* en donnant au réalisateur Luc Picard (*L'audition*) matière à confectionner *Babine*.

Happy end? Pas si sûr. Car si le merveilleux a pu donner au cinéma des œuvres sublimes, que l'on songe à *Edward Scissorhands* de Tim Burton ou aux créations fantasques de Guillermo del Toro, *Babine* pose plutôt cette question: comment transposer le merveilleux au grand écran?

À regarder *Babine* comme un pur exercice de style, la réponse serait nuancée. Impossible en effet de ne pas saluer l'étonnant travail du directeur photo Jérôme Sabourin (*Minuit le soir*), sculptant les lumières tantôt chaudes, tantôt inquiétantes baignant le village de Saint-Élie. Difficile aussi de passer sous silence la proposition ambitieuse du concepteur visuel Nicolas Lepage plongeant cette histoire de « fou du village » que l'on accuse de tous les maux dans des décors riches et détaillés,



définissant les contours de cet univers délirant et joyeusement factice. Improbable, enfin, d'oublier les mots mêmes de Fred Pellerin, petits bijoux d'humour et de poésie, ne reculant devant aucun néologisme, aucune liberté de syntaxe pour faire vivre la langue française au seul rythme de sa fantaisie.

Manque pourtant un ingrédient essentiel, et c'est là que le bât blesse: les personnages. Interprétés avec conviction par une bande de comédiens visiblement ravis de se retrouver là (Picard lui-même, Vincent-Guillaume Otis, Alexis Martin, Isabel Richer ou René Richard Cyr et Marie Brassard par-

ticulièrement inventifs dans leurs compositions), ils semblent néanmoins manquer singulièrement de consistance. Définis sommairement par un ou deux grands traits, ils se transforment alors rapidement en archétypes de contes de fées disneyien, bloquant du même coup tout élan empathique du spectateur. Et voilà ce qui, en partie, ruine *Babine*. – **Helen Faradji**

Québec, 2008. Ré.: Luc Picard. Scé.: Fred Pellerin. Ph.: Jérôme Sabourin. Mont.: Gaétan Huot. Mus.: Normand Corbell et Serge Fiori. Int.: Vincent Guillaume-Otis, Luc Picard, Alexis Martin, Isabel Richer, René Richard Cyr, Marie Brassard, Julien Poulin, Marie-Chantal Perron, Antoine Bertrand, Maude Laurendeau. 110 min. Dist.: Alliance Vivafilm.